

Lausanne Underground Film & Music Festival

Programme 2008 – Cinéma

1. Beat Cinema
2. Empereur Shuji Terayama
3. New York Underground, Richard Kern
4. Out Of Sight, hommage à Albert Hofmann
5. Post-mortem cinema Tsurisaki Kiyotaka
6. Hérétiques Cinéma iconoclaste québécois
7. Issus des archives de Dennis Nyback
8. Sci-Fi footage from the Vault
9. Richard Sandler, les yeux de New York
10. Music in films
11. Documentaires
12. Compétitions internationales
13. Film de clôture

Beat Cinema

Dans le contexte de la fin de la seconde guerre mondiale et de certains gouvernements totalitaires, la quête d'une liberté individuelle représente une urgence fondamentale. Différents courants artistiques tels que la « Beat Generation » manifestent l'absence de contraintes par une valorisation de l'acte spontané. La rencontre de Jack Kerouac (1922-1969), William Seward Burroughs (1914-1997) et Irwin Allen Ginsberg (1926-1997), à New York en 1944, marque les prémices de ce mouvement. Le dealer Herbert Huncke (1915-1996), qui initie Burroughs aux drogues dures, répète une expression marquante, « beaten-down », qui devient emblématique du groupe américain. Le corps et l'esprit sont mis à l'épreuve jusqu'à leur épuisement, état qui défie la mort et ouvre de nouveaux espaces psychiques. Une nouvelle conscience du rapport entre la finitude et l'immortalité se joue en différant les limites convenues. L'émancipation sexuelle et le recours à des psychotropes en tous genres marquent leur marginalité au sein d'une société conservatrice. Issue du modèle romantique, cette contestation des normes implique le refus de toute injonction morale. Le quotidien est sans cesse rejoué et risqué par une errance qui repousse les frontières mentales, spatiales et temporelles.

Ces différentes expériences de la démesure et du voyage sont appréhendées différemment dans l'écriture. Tandis que Kerouac juge l'état de transe nécessaire pour entreprendre un texte, Burroughs considère les drogues comme étant incompatibles avec le processus créatif. Pour ce dernier, le sens des mots doit être maîtrisé pour détourner les usages conventionnels. Les codes de la langue anglaise, et, en particulier, les règles de ponctuation, sont court-circuités, en faveur d'un flux au rythme syncopé. Des scansions sont investies comme autant de pulsions, battements hors de la mesure, analogues aux structures improvisées du jazz. Mettant en jeu les limites de la responsabilité d'un auteur, les écrivains développent des processus de production qui provoquent le hasard. A la fois organique et mécanique, ce système des « cut-ups », investi par Brion Gysin (1916-1986) et Burroughs, procède d'une sélection, puis d'une réappropriation parasitaire de matériaux préexistants. D'abord expérimenté au travers de pratiques picturales, ce processus créatif établit des liens entre des fragments d'images et de textes hétéroclites, au moyen de permutations aléatoires exercées jusqu'à la répétition. Cet éclatement de la logique linéaire d'une narration et de l'ordre conventionnel d'une figuration par une structure en réseau, déroute les habitudes de lecture et de visionnement.

Les soirées poétiques initiées par la Six Gallery, en octobre 1955, génèrent des lectures publiques et performatives d'une poésie urbaine qui se répand comme un virus expansif, atteignant le champ cinématographique. Au-delà de la transcription d'une nouvelle en film, les œuvres cinématographiques résultent de collaborations intenses entre écrivains et cinéastes indépendants new-yorkais. La nature subliminale de l'expérience perceptive fait l'objet de recherches autour d'effets stroboscopiques, les séquences apparaissant comme autant d'éclats intermittents. L'impact hypnotique du cinéma sur le spectateur est pensé à partir des stratégies de fascination mises en place par les médias de masse. Cependant, alors même que le dispositif de projection représente une machine à produire du rêve, il est réinvesti en écartant les moyens techniques spectaculaires. A l'origine de la « Dream Machine », l'écrivain Brion Gysin et Ian Sommerville réalisent une lanterne cinématique pré cinématographique qui projette inlassablement les mêmes motifs abstraits. Le refus de recourir aux moyens du divertissement reflète un acte de résistance politique contre l'asservissement de la conscience individuelle induit par l'uniformisation de la culture. Une attention active est sollicitée pour percevoir les différents agencements de fragments similaires. La nature obsessionnelle des répétitions révèle le paradoxe d'une pensée libre; conditionnée par des territoires balisés, l'expression singulière ne peut surgir qu'au sein d'un système défini par des contraintes...

Dossier de presse
23 septembre 2008
press@luff.ch
Tel : +41 70 654 90 70

**LAUSANNE
UNDERGROUND
FILM & MUSIC
FESTIVAL**

Prog 1

Guns of the Trees, Jonas Mekas, 1962, USA, 16mm, noir et blanc, anglais non sous-titré, 75 min.
Pull My Daisy, Robert Frank et Alfred Leslie, 1959, USA, 16mm, noir et blanc, anglais non sous-titré, 28 min.

Prog 2

The Flower Thief, Ron Rice, 1960, USA, 16mm, noir et blanc, anglais non sous-titré, 75 min.

Prog 3

Shadows, John Cassavetes, 1957-59, USA, 16mm, noir et blanc, version originale et sous-titres français, 81 min.

Prog 4

Wholly Communion, Peter Whitehead, 1965, UK, 16mm, noir et blanc, anglais non sous-titré, 33 min.
Towers Open Fire, William Burroughs (mise en scène) et Anthony Balch (régie), 1963, UK, 16mm, noir et blanc (et teinté), anglais non sous-titré, 10 min.
The Cut-Ups, William Burroughs (mise en scène) et Anthony Balch (régie), 1966, UK, 16mm, noir et blanc, anglais non sous-titré, 18 min.
The Last Clean Shirt, Alfred Leslie, 1964, USA, 16mm, noir et blanc, anglais non sous-titré, 39 min.

Prog 5

Chappaqua, Conrad Rooks, 1966, USA/France, 16mm, couleurs, anglais non sous-titré, 82 min.

Prog 6

Me and My Brother, Robert Frank, 1968, USA, 16mm, couleurs, anglais non sous-titré, 85 min.

Prog 7

The Queen of Sheba Meets the Atom Man, Ron Rice, 1963/1982, USA, 16mm, noir et blanc, anglais non sous-titré, 109 min.

[1] Brion Gysin, *Œuvre croisée*. Préface et traduction de Gérard-Georges Lemaire et Anne Christine Taylor, Paris : Ed. Flammarion, coll. « Connections », 1976, p.55.

Empereur Shuji Terayama

La jeunesse de Shuji Terayama explique sans aucun doute l'orientation révoltée de son œuvre future. Il naît le 10 décembre 1935, dans la ville d'Hirosaki au Nord du Japon. Son père, policier, est appelé sous les drapeaux en 1941 et meurt peu après la fin de la guerre, sans avoir regagné le foyer familial. Sa mère l'abandonne alors pour travailler sur une base militaire américaine. Shuji a tout juste dix ans, il n'a quasiment jamais connu son père et est livré à lui-même dans une ville en ruine. C'est son grand-oncle qui le récupère. Propriétaire d'un cinéma, il fait découvrir le septième art au jeune garçon qui passe la plupart de son temps à visionner des films, notamment occidentaux, car abondamment distribués dans la période d'après-guerre. Mais c'est par le biais de la littérature que le futur réalisateur fait très tôt parler du lui. Grâce à ses *tanka* (poèmes de 31 syllabes), il décroche un prix majeur en 1954. L'importance de ses poèmes dans la littérature nipponne est d'ailleurs telle que depuis 1996 un prix « Shuji Terayama » est décerné chaque année aux meilleurs auteurs de *tanka*. Cette même année 1954, il se prend de passion pour la boxe, mais une maladie le fixe à un lit d'hôpital durant trois ans et l'oblige à renoncer au sport. Cependant, il continue à s'y intéresser ; il deviendra même critique sportif spécialisé dans le domaine et réalisera un film, *Le boxeur*, pour le compte du studio Toei en 1977. Durant ses trois années d'hospitalisation, il découvre les œuvres surréalistes d'Antonin Artaud et de Lautréamont, qui le bouleversent, et dont les thèmes (entre autres, la théâtralisation pour le premier, ou la révolte adolescente pour le second) auront une énorme influence sur son art.

En 1959, Terayama se déplace à Tokyo et rencontre la productrice Eiko Kujo qu'il épouse l'année suivante, et avec laquelle il ne cessera jamais de collaborer, même après leur divorce. Hyperactif, il s'attaque à la rédaction de ses premières pièces de théâtre, de ses premiers romans ainsi que de ses premiers scénarios, notamment pour les réalisateurs de la nouvelle vague japonaise, Masahiro Shinoda (cinq films entre 1960 et 1970, dont *Le lac asséché*, 1960) ou Susumu Hani (*Premier amour: version infernale*, 1968). En parallèle, il s'attaque au média cinématographique, avec le court expérimental aujourd'hui disparu *Chattologie* (1960). En 1966, avec son épouse et une poignée d'artistes, il fonde la compagnie *Tenjo Sajiki* (*Les enfants du Paradis*) en référence au film de Marcel Carné et met en pratique sa conception expérimentale et interrogative du théâtre. Approche qu'il conserve dans ses films pour la plupart réalisés dans le cadre de la compagnie. Côté cinéma, outre un second court entamé en 1962 (*La Cage*), Terayama ne prend son envol qu'en 1970, avec le sulfureux et controversé *Empereur Tomato Ketchup*, puis, la sortie du long métrage *Jetons les livres et sortons dans la rue*, l'année suivante. On y retrouve les thèmes de la jeunesse révoltée alliée à un univers guerrier absurde, autant d'éléments autobiographiques associés à une rage exutoire (*Jetons les livres...* est, en ce sens, annonciateur du mouvement punk) et un surréalisme qui ne demande qu'à s'épanouir plus encore. Chose qui ne tarde pas à se produire avec le fellinien *Cache-cache pastoral* (1974), présenté à Cannes, et ses courts métrages suivants qui explosent le cadre de la simple projection en faisant intervenir l'audience. En 1979 et en 1981, il travaille sur deux coproductions franco-japonaises, des œuvres de commande à caractère érotique (*Labyrinthe pastoral*, segment du triptyque *Collections privées*, également signé Just Jaeckin et Walerian Borowczyk, et *Les fruits de la passion*, film de commande avec un casting improbable composé de Klaus Kinski et Arielle Dombasle).

Atteint d'une cirrhose, il meurt en 1983, juste après le bouclage de *Adieu l'arche*, son dernier long métrage, qui renoue avec un style plus personnel et qui sera en compétition au festival de Cannes en 1985. Peu après, la *Tenjo Sajiki* est dissoute. Avec près de 200 livres publiés, Terayama est aujourd'hui une référence littéraire incontournable au Japon. En Occident, il est surtout un cinéaste d'avant-garde visionnaire, dont les images stylisées d'une enfance volée et d'une présence parentale ambiguë auront marqué, en leur temps, les plus grands festivals du monde.

Prog 1

La cage (Ori) - The Cage, Shuji Terayama, 1962-69, Japon, 16mm, teinté, sans parole, 11 min.

Empereur Tomato Ketchup (Tomato Kecchappu Kôtei) - Shuji Terayama, 1970, Japon, 16mm, n&b, VO-St Angl., 27 min.

La guerre de feuille-caillou-ciseau (Janken sensô) - Shuji Terayama, 1971, Japon, 16mm, n&b, sans parole, 12 min.

Le labyrinthe ou Conte du labyrinthe (Meigu-tan) - Shuji Terayama, 1975, Japon, 16mm, teinté, sans parole, 17 min.

Prog. 2

Laura (Rolla) - Shuji Terayama, 1974, Japon, 16mm, Couleur, VO-St Angl., 9 min.

Der Prozess - Shuji Terayama, 1975, Japon, 16mm, Couleur, sans parole, 34 min.

La femme à deux têtes (Kage no eiga - nito onna) - Shuji Terayama, 1977, Japon, 16mm, Couleur, sans parole, 17 min.

Prog. 3

Jetons les livres et sortons dans la rue (Sho o suteyo machi e deyô), Shuji Terayama, 1971, Japon, FORMAT, Couleur, VO-Stf, 138 min.

Avec : Hideaki Sasaki, Masahiro Saito, Yukiko Kobayashi

Prog. 4

Cache-cache pastoral (Den-en ni sbisu), Shuji Terayama, 1974, Japon, 35mm, Couleur, VO-Stf, 104 min.

Avec : Hiroyuki Takano, Kantora Suga, Yoshio Harada

Prog. 5

La machine qui lit (Shoken-ki), Shuji Terayama, 1977, Japon, 16mm, Teinté, sans parole, 20 min.

Labyrinthe pastoral ou Labyrinthe d'herbes (Kusa-meikyu), Shuji Terayama, 1979, France/Japon, 35mm, Couleur, VO-St, 40 min.

Avec : Hiroshi Mikami, Takeshi Wakamatsu, Keiko Niitaka, Juzo Itami

Prog. 6

Les fruits de la passion, Shuji Terayama, 1981, France/Japon, 35mm, Couleur, VF, 83 min.

Avec : Klaus Kinski, Isabelle Illiers, Arielle Dombasle, Peter

New York Underground, Richard Kern

Dans le quartier new-yorkais du Lower East Side, vers la fin des années 1970 début 1980, émerge une scène artistique radicale. Quel que soit le mode d'expression utilisé par les créateurs présents – au départ, appâtés par des loyers dérisoires, puis par l'effervescence culturelle générale – les codes et conventions sont pulvérisés au profit d'une démarche créatrice exutoire. Le mouvement musical No Wave fait son apparition, des happenings perturbés se multiplient, les plasticiens laissent libre cours à un style recyclant un héritage aussi multiculturel qu'hétéroclite. Et, dans l'Amérique conservatrice montante de Ronald Reagan, ce vivier marginal – dont Richard Kern est sans conteste le représentant le plus fumeux – se forge une unité en allant à contre-courant des règles établies et en faisant l'apologie du politiquement incorrect.

Né en 1954 en Caroline du Nord, Kern est très tôt initié aux joies de la photo par son père journaliste. Un média idéal pour le jeune garçon qui y trouve le moyen rêvé d'assouvir ses pulsions voyeuristes. En 1979, il intègre la scène new-yorkaise et investit un appart miteux, dans un immeuble insalubre peuplé d'artistes fauchés et de dealers d'héroïne. Il y monte un studio photo qui verra naître le style du futur auteur de « New York Girls ». Ses modèles sont des proches, des voisins, des filles d'un soir, fixés sur celluloïd dans des poses provocatrices, quand elles ne sont pas obscènes, qu'il publie dans des fanzines aux noms évocateurs (« The Heroin Addict », « The Valium Addict »), édités et distribués par ses soins. Parallèlement, Kern participe à quelques perfos dont le but premier est d'interloquer le spectateur, le perturber, voire le choquer. C'est aussi là le moteur de ses films qu'il commence à réaliser en 1983.

Ses courts, tournés en Super 8, sont conçus avec des moyens techniques rudimentaires et interprétés par des amateurs suffisamment allumés pour se laisser mettre en scène dans des avalanches de stupre et de sang. Ils enflamment, dans un premier temps, la scène des concerts de Jim Thirlwell (aka Clint Ruin, Fœtus) et Sonic Youth également auteurs des géniales bandes sonores indissociables des images de Kern. C'est l'émergence de ce qu'on appelle aujourd'hui le « Cinéma de transgression »; terme élaboré par Nick Zedd, collaborateur de Kern et réalisateur de films emblématiques du mouvement. Mais les films de Kern sont les plus percutants et les plus réussis de ce mouvement. Ils génèrent stupeur, fascination et indignation partout où ils sont montrés, allant jusqu'à provoquer des vagues de protestation; notamment des ligues féministes allemandes, lors d'une projection de *Fingered* à Berlin, en 1990. Ce film est aujourd'hui loué par ces mêmes personnes qui y voient désormais une ode féministe, sans doute grâce à la présence de Lydia Lunch dont le discours engagé s'est précisé avec le temps... Quoi de plus gratifiant pour l'ex-facteur de troubles qu'est Richard Kern ?

L'artiste est aujourd'hui plus mature et surtout plus lucide sur son travail et sur cette période nihiliste. Son comportement autodestructeur, alimenté par les drogues, troublait sa perception d'une œuvre, certes furieuse, mais pas aussi sérieuse qu'il imaginait. Après la réalisation de *Submit to Me Now* en 1987, Kern fait un break d'un an, décroche de la dope et prend du recul. De retour à New York, il reprend la caméra et tourne des films dont l'orientation change peu à peu. Si la subversion reste, il y injecte un certain humour bon enfant et une importante remise en question de son statut d'artiste. Ainsi, ses sujets ne sont plus les seuls instruments de ses fantasmes, et c'est l'homme derrière la caméra qui devient l'objet des railleries de ses protagoniste brusquement affirmés.

Kern porte désormais un jugement réfléchi sur lui-même. Il s'autocritique et tourne une page de sa carrière, sans pour autant la renier, bien au contraire. Il met un terme à la réalisation en 1994, et, à l'exception de quelques bandes érotiques et vidéo-clips (Sonic Youth, Marilyn Manson ou The Breeders), il continue son travail de photographe, auquel la vague du « porno chic » doit beaucoup. Difficile de dire quel est l'impact réel de ses films et du Cinéma de transgression en général sur le cinéma actuel, mais force est de constater que rien de vraiment comparable n'existe aujourd'hui ou n'a existé. Le Cinéma de transgression semble être le représentant d'un mouvement cinématographique éphémère. Il reste

avant tout le témoin d'un foisonnant vivier artistique vénéneux, aujourd'hui révolu, mais qui ne cesse de fasciner par sa radicalité, son innovation, ses mœurs extrêmes et son absence de morale.

Prog. 1

The Right Side of My Brain, Richard Kern, 1985, USA, Super 8, n&b, VO-St, 25 min.

Avec: Lydia Lunch, Jim Thirlwell, Norman Westberg, Henry Rollins. Mus: Foetus & Lydia Lunch

Submit to Me, Richard Kern, 1985, USA, Super 8, Couleur, sans parole, 10 min.

Avec : Lydia Lunch, Audrey Rose, Lung Leg, Jim Thirlwell. Mus: The Butthole Surfers

Stray Dogs [segment 1/4 de *Manhattan Love Suicides*], Richard Kern, 1985, USA, Super 8, n&b, VO-St, 10 min.

Avec: William Rice, David Wojnarowicz. Mus: Jim Thirlwell

Women at the Wheel [segment 2/4 de *Manhattan Love Suicides*], Richard Kern, 1985, USA, Super 8, n&b, VO-St, 6 min.

Avec: Adrienne Altenhaus, Nick Zedd, Gary Ray. Mus: Wiseblood

Thrust in Me [segment 3/4 de *Manhattan Love Suicides*], Richard Kern & Nick Zedd, 1985, USA, Super 8, n&b, sans parole, 9 min.

Avec: Nick Zedd, Dee Finley. Mus : Dream Syndicate

I Hate You Now [segment 4/4 de *Manhattan Love Suicides*], Richard Kern, 1985, USA, Super 8, n&b, VO-St, 9 min.

Avec: Tom Turner, Amy Turner. Mus: SPK, Wiseblood

You Killed Me First, Richard Kern, 1985, USA, Super 8, Couleur, VO-St, 11 min.

Avec : Lung Leg, David Wojnarowicz, Karen Finley.

Prog. 2

Goodbye 42nd Street, Richard Kern, 1986, USA, Super 8, Couleur, sans parole, 11 min.

Mus: Lydia Lunch, Jim Thirlwell, Norman Westberg.

Submit To Me Now, Richard Kern, 1987, USA, Super 8, Couleur, sans parole, 19 min.

Avec : Lung Leg, Amy Turner, Tom Turner, Jim Thirlwell, Audrey Rose, Lydia Lunch, Nick Zedd, Richard Kern. Musique: Foetus, Thurston Moore & Lydia Lunch.

Fingered, Richard Kern, 1986, USA, Super 8, n&b, VO-St, 23 min.

Avec: Lydia Lunch, Emilio Cubeiro, Marty Nation, Lung Leg. Mus: Jim Thirlwell

X is Y, Richard Kern, 1990, USA, Super 8, Couleur, sans parole, 3 min.

Avec : Jacqui O, Linda Serbu, Cristina Hoyos. Mus : Cop Shoot Cop

The Evil Cameraman, Richard Kern, 1990, USA, Super 8, Couleur, sans parole, 3 min.

Avec : Jap Anne, Jaqui O, Richard Kern. Mus : Fœtus

The Bitches, Richard Kern, 1992, USA, Super 8, n&b, sans parole, 9 min.

Avec : Annabelle Davies, Linda Serbu, Charles Wing. Mus : Jim Coleman

The Sewing Circle, Richard Kern, 1992, USA, Super 8, Couleur, VO-St, 7 min.

Avec Kembra Pfahler, Lisa Resurrection, Carrie.

My Nightmare, Richard Kern, 1993, USA, Super 8, Couleur, sans parole, 6 min.

Avec : Susan McNamara, Richard Kern. Mus : Jim Coleman

Distribution: Richard Kern & Le Chat qui Fume

www.richardkern.com

Out Of Sight: hommage à Albert Hofmann

Le 29 avril dernier mourait le chimiste suisse Albert Hofmann à l'âge de 102 ans, et toute la presse internationale en a parlé. Car telle était l'importance de la drogue qu'il découvrait 70 ans plus tôt : Lysergsäurediäthylamid de son allemand d'origine, ou Diéthylamide de l'Acide Lysergique en français, mieux connue sous le nom de LSD. Pour l'armée, cette nouvelle drogue était une arme potentielle de contrôle et de destruction de l'esprit. Mais pour les hippies des années 1965 à San Francisco, c'était une porte ouverte sur la connaissance de soi et les mystères de la psyché, ce qui lui conféra rapidement une énorme importance dans les domaines de la musique, de l'art et de la philosophie de la contre-culture.

Cet hommage à Albert Hofmann en deux parties commence par un documentaire, *Hofmann's Potion*, dirigé par Connie Littlefield en 2002. La deuxième partie présente trois films. Un film américain éducatif, *LSD-25* ; un film de propagande institutionnelle, *Case Study: LSD*, et le « trip-film » underground, *Rockflow*. Ce dernier illustre comment la société de la fin des années 1960 tentait de jongler avec les inconnues liées à cette drogue dont l'usage s'était tellement répandu, de lutter contre la peur grandissante des parents, de la police et des autorités sociales, et comment, dans un même temps, le LSD était célébré par la jeunesse. Alors que *Hofmann's Potion* présente un contexte factuel et historique, les trois autres films illustrent les mythologies jaillies de la création de Hofmann, et qui menèrent à l'incertitude, la panique et l'euphorie. Le tout consiste en un examen pertinent et divertissant de cet homme et de la mythologie née de son invention.

Films présentés:

Hofmann's Potion - Connie Littlefield, 2002, Canada, Vidéo, Couleur, VO-St, 56min.

LSD-25 - David W. Parker, 1967, USA, 16mm, VO, 25min, narrated by "the voice of LSD."

Case Study: LSD - 1969, USA, 16mm, Couleur, VO, 4min

Rockflow - Bob Cowan, 1968, USA, 16mm, Couleur, VO, 9min.

Durée : 125 min.

Format : DVD et 16mm

Post Mortem Cinema: Tsurisaki Kiyotaka

« J'ai voyagé à travers le monde et j'ai observé la mort durant plus de dix ans. Pourtant je ne peux toujours pas saisir ce qu'elle est véritablement, mais seulement ce qu'elle est matériellement. Néanmoins, j'ai réalisé que le chemin qui mène de la vie à la mort pointe sur la plus précieuse des vertus humaines : la dignité. »

Né à Toyama en 1966, diplômé en littérature de l'université de Keio, Tsurisaki se lance dans le cinéma indépendant dès l'adolescence avant de s'essayer au porno après ses études supérieures. Mais c'est dès 1994 qu'il trouve véritablement sa voie en tant que photographe de terrain, parcourant les plus dangereuses régions du globe comme la Thaïlande, la Palestine, la Colombie ou la Russie. La mort devient son thème de prédilection, et ses clichés d'une grande crudité alliée à une esthétique morbide provoquent révolte et fascination. Ses images parviennent surtout à altérer la perception répulsive de l'état de mortalité au profit d'une compréhension de la fragilité de la vie humaine ainsi que des rites et des coutumes élaborés autour du corps humain à travers le monde. Rapidement, il tient une première exposition à la galerie NG de Tokyo en 1995. Collaborateur du groupe Corrupted qui signa la bande son de quelques-unes de ses vidéos, il a, depuis, acquis une réputation internationale, comme en témoigne la parution de ses livres « Révélation » et « Requiem de la Rue Morgue » parus en France chez IMHO/DWW.

Prog. 1

Junk Films, Tsurisaki Kiyotaka, 1995-2006, Japon, Couleur, Vidéo, Sans paroles, 90 min

Pendant dix ans, Tsurisaki a accumulé une montagne de matériel vidéo au départ destiné à ne servir que de documentation personnelle. Puis il décida de monter le tout et d'en tirer un témoignage pour parvenir à un troublant « shockumentaire » dénué de tout commentaire, confrontant ainsi le spectateur à une réalité souvent ignorée ou manipulée par les médias. Il en résulte 13 scènes tournées à travers le monde, offrant un voyage perturbant entre la vie et la mort. Vie et mort, forces et faiblesses de l'existence humaine, fierté et dignité sont autant de valeurs remises en question par ce *Mondo Cane* du 21^e siècle.

Prog. 2

Orozco the Embalmer, Tsurisaki Kiyotaka, 1999-2005, Japon/Colombie, Couleur, Vidéo, VO-St. Angl., 92min

Froilan Orozco est embaumeur dans une misérable petite ville colombienne. Sa vie, il la consacre à rendre un peu de dignité aux victimes d'une brutalité frontale quotidienne, à offrir un ultime geste d'humanité dans un univers qui en est pour ainsi dire dépourvu. Paradoxalement, ce geste d'une grande compassion ne s'applique qu'aux dépouilles des défunts. Tsurisaki aborde le sujet sans compromis, en posant sa caméra comme s'il s'agissait des propres yeux de l'embaumeur, suivant ses gestes quotidiens sans jamais détourner le regard d'une tâche répulsive et pourtant si banale. Il en résulte une œuvre forte, tiraillée entre l'horreur graphique et la bonté d'un homme désabusé. Regarder *Orozco the Embalmer* est éprouvant, certains le trouveront même insupportable, pourtant, il s'agit là de la dernière étape de notre existence à tous, et rien ne sert de l'ignorer, même dans nos vertes contrées fertiles.

<http://www.tsurisaki.net>

Hérétiques Cinémas Iconoclastes Québécois

En négation totale avec le regain d'intérêt purement hypocrite envers le cinéma québécois des dernières années, *Cinéma Abattoir* émane d'une haine et mépris complets pour ce cinéma gouvernemental et académique. L'Office National du Film du Canada, structure de diffusion et production absolument moribonde, rend maintenant éloge à un jeunisme débile. Jeunes cinéastes issus des institutions formatées, télévisées, sodomisées, déféquées, émules pour une nouvelle génération de Denys Arcand. Le nouveau cinéma québécois commercialisé cautionne le québécois moyen, faible moralement, projetant un cinéma de la prosternation, de l'oubli, de la fuite.

Il y a le cinéma Pop Corn et le Cinéma Abattoir: vos amis ne sont pas les nôtres! Une architecture diagonale se scarifie au travers ces dédales cinématographiques. Une trajectoire striée, s'arc-boutant près de quarante ans d'idioties pour dénicher quelques fragments transgressifs toujours vifs (du temps du cinéma direct) ou politiquement (Front de Libération du Québec). *Cinéma Abattoir* propose alors *Hérétiques: Cinémas Iconoclastes Québécois*, en totale négation avec le cinéma québécois présentement en circulation. Un seul lieu commun, l'underground. Une seule solution, la subversion. Vous voulez des pixellisations chromatiques, des thermocalypses, des atomisation cinétiques, des anévrismes rétinien, des électro-chocs corticaux, des concaténations acoustiques, des solarisations irisantes, des déconstructions narratives, des pédopathies ludiques et des dérisions copulatives? *Bienvenue à Cinéma Abattoir!*

Washing Machine, Ca Ca Ca, 2007, Canada, Mini-DV, n&b, sans parole, 5min

Yellow Fever, Frédérick Maheux, 2008, Canada, Mini-DV, couleur, sans parole, 6min

Poupon Rose, Serge de Cotret, 2007, Canada, Mini-DV, couleur, sans parole, 3min

Goopy Spasms, Rick Trembles, 2004, Canada, 16mm, couleur, anglais, 10min

Extase de chair brisée, Pierre-Luc Vaillancourt & Frédérick Maheux, 2005, Canada, Super8, n&b, sans parole, 16min

Passage, Karl Lemieux, 2008, Canada, 35mm, n&b, sans parole, 15min

Hymn to Pan, François Miron, 2007, Canada, Super8/16mm, n&b, sans parole, 5min

Imperatrix Cornicula, Jérôme Bertrand, 2007, Canada, Super8, n&b, sans parole, 10min

Pinhole Flames, Amy Schwartz, 2008, Canada, Super8, couleur, sans parole, 3min

untitled, Lucia Fezzuoglio, 2008, Canada, Super8, n&b, sans parole, 3min

Theocordis, Serge de Cotret, 2007, Canada, Mini-DV, couleur, sans parole, 10min

Essai à la Mille, Jean-Claude Labrecque, 1970, Canada, 16mm, couleur, français, 7min

Trash and no star!, Karl Lemieux & Claire Blanchet, 2008, Canada, 16mm/Mini-DV, n&b/couleur, sans parole, 7min

Kick that Habit Man, François Miron, 1989, Canada, 16mm, couleur, anglais, 5min

Texte et programme réalisé par Pierre-Luc Vaillancourt

Issus des archives de Dennis Nyback

Dennis Nyback monte ses programmes depuis une collection de milliers de films : des films sur le jazz, des scopitones, de l'animation, des reportages sur le base-ball, des films étrangers, des documentaires, des films éducatifs, des films industriels, des publicités, des bandes d'actualité, des films muets, des shows TV, des films de familles, de propagande, de science-fiction, et des courts métrages rares, oubliés ou interdits.

Prog. 1: Fuck Mickey Mouse

Une partie de la population pense que Walt Disney est l'inventeur de l'animation... Cette sélection dément largement cette aberration. En 1994, Dennis Nyback se penche sur certains dessins animés en sa possession, qui ressemblent étrangement à ceux de Disney. Ces films sont de trois sortes : des mauvaises imitations de Mickey Mouse, des films dont l'histoire a été récupérée par Disney et des parodies vicieuses délirantes.

A Toytown Tale aka Toyland Adventure, Mannie Davis & John Foster, 1931, USA, Van Beuren Studios, 8 min.

One More Time, Rudolf Ising, 1931, USA, Leon Schlesinger Studios/Warner Brothers, 7 min.

Snow-White, Dave Fleischer, 1933, USA, Fleischer Studios, 7 min.

Johnny Smith and Poker-Huntas, Tex Avery, 1938, USA, Leon Schlesinger Studios/Warner Brothers, 8 min.
Tex Avery réalise cette version des aventures de John Smith, bien avant Disney, et son politiquement correct *Pocahontas*.

Porky In Wackyland, Robert Clampett, 1938, USA, Leon Schlesinger Studios/Warner Brothers, 7 min.

You Ought To Be In Pictures, Fritz Freleng, 1940, USA, Leon Schlesinger Studios/Warner Brothers, 9 min.

A Corny Concerto, Bob Clampett, 1943, USA, Leon Schlesinger Studios/Warner Brothers, 8 min.

Red Hot Riding Hood, Tex Avery, 1943, USA, Loew's/MGM, 7 min.

Coal Black and De Sebben Dwarfs, Robert Clampett, 1943, USA, Leon Schlesinger Studios/Warner Brothers, 7 min.

Der Fuehrer's Face, Jack Kinney, 1943, USA, Walt Disney Pictures, 8 min.

Prog.2 : Le futur qui n'a jamais existé existera-t-il?

Trois fresques futuristes produites par des sociétés pour annoncer l'avenir.

Year 1999 A.D., 1966, USA, Ford Motor Company, 20 min.

At Home 2001, 1967, USA, CBS, 25 min.

Libra Year 2003, 1978, USA, World Research Films, 30 min.

Sci Fi Footage from the Vault

Mock Up on Mu, Craig Baldwin, 2008, USA, 16mm (proj. vidéo), Couleur, VO-St, 109min

Avec Damon Packard, Stoney Burke, Michel Silva, Kalman Spelletich.

A l'aide de found footage reprenant des bandes de films de science-fiction populaires des années 1950 à 1970 intercalées entre des scènes nouvellement tournées par ses soins, Craig Baldwin retrace l'histoire presque vraie d'un épisode de la contre-culture californienne d'après-guerre à travers les parcours de Jack Parsons, brillant scientifique spécialiste en explosifs et disciple d'Alister Crowley, L. Ron Hubbard, fondateur de l'Eglise de Scientologie, et Marjorie Cameron, poétesse adepte des sciences occultes connue pour son rôle *dans Inauguration of the Pleasure Dome* (1954) de Kenneth Anger. Avec une approche « pulp », Craig Baldwin (élève de Bruce Conner se revendiquant de la culture beat) signe une satire politique en forme d'hommage aux serials d'antan tout en caricaturant les considérations spirituelles et politiques de ses protagonistes.

Site officiel : <http://www.othercinema.com/mu.html>

Ditr : Other Cinema - <http://www.othercinema.com>

Sex Galaxy, Mike Davis, 2008, USA, 16mm (proj. vidéo), Couleur, Vo-St, 78min

Dans 100 ans, afin de remédier au problème de surpopulation et au réchauffement climatique, le sexe sur Terre sera déclaré illégale ! Lorsqu'un groupe d'astronautes entend parler de l'existence d'une planète peuplée de femelles insatiables, ils décident de faire un petit détour de leur itinéraire initial dans l'espoir de découvrir cette fameuse galaxie du sexe. Afin de laisser éclater leur esprit obsédé, Mike Davis et Jonathan Yudis (les cerveaux lubriques derrière le film *Pervert ! – LUFF06*) ont eu recours à une méthode chère à Roger Corman : le détournement de productions étrangères ou traînant dans le domaine public. Ironiquement, le film détourné ici est *Voyage to the Planet of Prehistoric Women* (1966), production Corman détournant elle-même *La Planète des tempêtes*, space-opera soviétique de 1962. Mais les intentions du duo pervers sont bien éloignées de celles uniquement mercantiles du producteur aux 400 films, puisqu'ils ont ici carrément inventé un sous-genre: la scixploitation, mélange de science-fiction et de sexploitation.

Site officiel : <http://www.myspace.com/sexgalaxy>

Distr : Stag Films - <http://stag-films.com/>

Richard Sandler, les yeux de New York

Richard Sandler est un amoureux obsessionnel de New York. Depuis plus de vingt ans, il filme et photographie la grosse pomme sans relâche, capturant l'évolution d'une ville fourmilière pluriculturelle abritant une faune urbaine disparate et bariolée. Autant d'années durant lesquelles il emmagasine une quantité gargantuesque de rushes réunis dans des vidéos fascinantes ponctuées de ces instants insolites qui font toute la singularité de la ville.

Prog. 1

The Gods of Times Square, Richard Sandler, 1999, USA, Vidéo, Couleur, VO, 93min

Sandler est un croyant. Et pour un grand nombre d'entre eux, Times Square était comme une cathédrale à ciel ouvert. Ce lieu de passage obligatoire pour tout new-yorkais qui se respecte et où pullulaient sex shop et hôtels de passe insalubres s'avérait être le lieu idéal pour appeler les brebis égarées à revenir sur le droit chemin. Prêcheurs et autres prédicateurs vociférants à tue-tête faisaient alors partie du quotidien hyperactif de la place. Sandler a filmé ces illuminés sur une période de six années, période charnière puisque comprenant le rachat de la place par Disney en 1994 ainsi que le nettoyage radical mené par Rudolph Giuliani. Tout au long de son film, Sandler imprime donc la transformation d'un lieu volontiers affilié à la débauche en quartier commercial aujourd'hui symbole du capitalisme glorieux. Comme s'il s'agissait là de la réponse du Seigneur aux appels de ces prêcheurs doux dingues, partis depuis chasser du pécheur sous d'autres cieux.

Prog. 2

Brave New York, Richard Sandler, 2004, USA, video, Couleur, VO, 55 min

Un documentaire sur la mutation de l'East Village, depuis la réouverture de Tompkins Square Park en 1992 - nouvellement régulé par un couvre-feu après avoir été nettoyé de ses clochards et dealers - et le festival de Wigstock - festival de drag durant lequel la communauté gay new-yorkaise fête la fin de l'été - jusqu'à l'ère post-11 septembre 2001 en passant par les années « point com » et son invasion de yuppies en quête de succès. Comme Times Square, l'East Village a muté, évoluant de zone malfamée en quartier huppé dont les loyers prohibitifs permettent aujourd'hui de tenir les marginaux à l'écart. Les témoignages réunis ici sont ceux des artistes et de gens de la rue, déclinant avec sagesse leur point de vue sur l'arrivée du « Meilleur des mondes ».

Sway, Richard Sandler, 2006, USA, video, Couleur, VO, 33 min

Sandler a compilé ici 14 années de vidéo tournées dans le célèbre métro new-yorkais.

Site officiel: <http://www.richardsandler.com/>

Distr.: Richard Sandler

Compétition internationale

1. *Left Ear*, Andrew Wholley, 2007, Australie, DV/16mm, VO-St, 79 min (film d'ouverture).
Avec: Lech Mackiewicz, Helena Malczewska, Clare Mackey, Andrea Moor

Difficile de s'intégrer à une culture étrangère. Il faut s'adapter, accepter de nouvelles règles et faire face à des mœurs qui peuvent sembler contradictoires. Pour Boré, Polonais immigré en terre australienne, les choses s'avèrent particulièrement compliquées. C'est en se confiant à sa caméra, qu'il exprime son incompréhension des comportements des autochtones, et, en particulier, celui des femmes qui ne voient en lui qu'un étranger opportuniste. Des femmes qui finissent par l'obséder, lui qui ne connaît comme seules présences féminines que celles de sa mère et de sa poupée gonflable. Mais un jour, une femme lui envoie un signe, en lui dévoilant son oreille gauche. Une ouverture ? Ou simplement le résultat d'une obsession malade, mêlée à un sentiment de paranoïa extrême ? Peu importe, il est amoureux. Sous ses allures de gentille comédie dramatique, *Left Ear* cache de bien sombres secrets, enfouis au fond de l'esprit perturbé de Boré, obsédé sexuel, mythomane et inadapté social. L'occasion pour les auteurs, Mackiewicz (interprète de Boré et scénariste) et Wholley (réalisateur) de porter un regard perturbant sur la solitude et l'aliénation. Avec un budget minuscule, le duo aborde son sujet selon trois points de vue: le monde de Boré, le monde regardant Boré et Boré regardant le monde. Trois perspectives qui s'entrechoquent avec fracas dans une seule et même tête, celle de Boré.

Andrew Wholley: Acteur diplômé en 1992, Wholley apparaît dans de nombreux shows TV et films australiens, mais se découvre un talent comme directeur photo, puis comme réalisateur. Il commence par une vidéo de danse, *Sole* (2003), avant d'attaquer le format court avec *Full June* (2003) et *The Greatfull* (2004). Fin 2004, il fonde Red Rug avec Lech Mackiewicz et Clare Mackey, dans le but de produire *Left Ear*.

<http://www.lefttearmystery.com/>

2. *Le Baron contre les démons* (*El Barón contra los demonios*), Ricardo Ribelles, 2006, Espagne, 35mm (Projection Béta), Couleurs, VO-St, 96min.

Avec : Juan Carlos Romeu, Helena Lecumberri, Alejandro Ribelles

En 2097, sur un Terre ravagée, peuplée de créatures hybrides et anthropophages, vit Ragnarok, entité monstrueuse et descendance de Satan en personne qui vient de kidnapper une poignée de femelles humaines dans le but de les inséminer et générer ainsi une nouvelle espèce de démons. Le Baron, guerrier légendaire et officier d'Exorcio Deus Machine – une organisation militaro-religieuse luttant contre les forces du Mal – a pour mission d'éliminer les prisonnières et de mettre un terme aux agissements de Ragnarok. Mais les choses se déroulent au plus mal et Le Baron termine entre les griffes de la perfide Lady Pervertum qui lui réserve le moins envieux des sorts...

Bienvenue dans l'univers de Ricardo Ribelles, un univers rétro-futuriste qui sent bon le système D et au design se revendiquant à la fois de Léonard de Vinci, Jules Verne et Jack Kirby. Bien loin des productions synthétiques débordant de bidouillages digitaux, Ribelles a insisté pour retourner aux bonnes vieilles méthodes à base de latex, de caoutchouc, de maquettes et de surpositions analogiques. Ce projet, il a travaillé dessus depuis 1994, en parallèle de ses activités professionnelles et de la réalisation de *Exorcio Deus Machine : La Misión* (1996) qui regroupait déjà le casting du long métrage et en a assuré le scénario, la production, et la direction artistique

Ricardo Ribelles : né à Barcelone en 1964, cet autodidacte se lance très tôt dans l'illustration et la réalisation de courts en Super8 et décroche son premier job comme illustrateur et dessinateur de bandes dessinées à 19ans avant de devenir dessinateur de story-board. En parallèle, il tourne des courts en 16mm et en vidéo qui le mèneront à devenir réalisateur de publicités et de films industriels. *Le Baron contre les démons* est son premier long métrage.

<http://www.elbaroncontralosedemonios.com>

3. *1 and 0 nly*, Martyn Park, 2008, Australie, HD, Couleur, VO-St, 84min
Avec Christopher Baker

Le lieutenant professeur Frank James Morley, génie environnementaliste et scientifique surdoué, vit seul, reclus sur une île au large des côtes australiennes. Au travers d'un rythme de vie monastique, il se concentre de manière obsessionnelle sur la finalisation d'un projet pour le moins ambitieux et aux conséquences fatales : l'éradication pure et simple de l'espèce humaine dans le but de sauver une planète mourante...

Avec un style visuel épuré faisant la part belle à des décors naturels resplendissants, Martyn Park signe un métrage de science-fiction pour le moins singulier et tempéré, un peu à la manière de Tarkovsky, et dont la beauté des images contraste froidement avec une réflexion écologique des plus pessimistes. Et si le salut de la planète Terre était vraiment la disparition de l'Homme ? En ces temps de réchauffement climatique, de catastrophes naturelles à répétition, de surpopulation et de famine, peut-être que cette question finira par se poser d'elle-même. Martyn Park, lui, a déjà réfléchi à la réponse...

Martyn Park est entré dans le 7^e art par la petite porte. Employé dans un cinéma à l'âge de quinze ans, il est promu projectionniste trois ans plus tard, l'occasion pour lui de se forger un solide bagage cinéphilique avant d'acquiescer du matériel vidéo en 1996 pour se former à toutes les techniques de réalisation et de montage. Pour l'heure, Martyn a rédigé pas moins de dix-huit scénarios de longs métrages et en a porté deux à l'écran : *Instant Karma* (2000), et *1 and 0 nly*.
<http://www.1and0nly.com>

4. *Dirty Habit*, Bryan Root, 2006, USA, DV, Couleur, VO-St, 81min
Avec Reagan Dale Neis, Kirsty Hinchcliffe, Sam Anderson

Le coup des deux personnes que tout sépare et qui se retrouvent coincées dans un ascenseur et sont obligées de faire connaissance, on vous l'a déjà fait avec le mémorable *Elevator Movie* (LUFF05). Ici, ça commence un peu de la même manière pour rapidement empreinter une voie complètement différente. A gauche, nous avons Leslie, prostituée accro au crack et à la langue bien pendue, Leslie possède un sac à main qui parle (si si) et vient de se faire battre par un client peu délicat. Et à droite, sœur Amelia, l'innocence en collierette, Amelia transpire pureté et bonté par tous les pores de son corps. Mais que vient donc faire une bonne sœur dans l'ascenseur d'un hôtel dégueulasse ? Peut-être que ces deux femmes ne sont pas si étrangères l'une à l'autre ? Et peut-être même que leur rencontre n'est pas dû au fruit du hasard

Farce macabre et surréaliste reposant principalement sur les épaules de ses interprètes, *Dirty Habit* est le type de film au scénario alambiqué propre à déclencher quelques grattages de cuir chevelu avant un dénouement salvateur. Avec une thématique pas forcément simple à aborder (les abus de pouvoir de l'homme sur la gente féminine) Bryan Root parvient à osciller efficacement entre le drame et la comédie noire dans un univers aux lisières du fantastique.

Bryan Root tourne son premier court, *Dailyrest's Mystery* en 1985 alors qu'il étudie à la Tyler School of Art de Philadelphie, suite à quoi il entre à l'American Film Institute (LA), réalise quelques bandes expérimentales, passe à la fiction et décroche un prix au festival de Turin 1994 avec *Martha Sobers*. Dix courts-métrages en tout dans lesquels les thèmes de la dépendance et la corruption de l'esprit sont récurrents.

<http://motherlodepictures.com>

5. *Gimme Skelter*, Scott Phillips, 2007, USA, DV, Couleur, VO-St, 84min
Avec : Ashley Bryce, Mark Chavez, Trent Haaga, Kenneth J. Hall, Gunnar Hansen

Todd et Janon mènent une vie tranquille à Banion Cross, insignifiant petit village poussiéreux du Nouveau Mexique. Mais leur petit train-train va soudain prendre un tournant inattendu avec la rencontre d'une bande d'illuminés menée

par un ahuri prétendant être le fils de Charles Manson en personne ! Cette nouvelle « famille » s'apprête en effet à reprendre l'œuvre de papa en commençant par raser Banion Cross de la carte !

Gimme Skelter ne fait pas dans la dentelle : sex, gore & rock'n roll sont au menu d'un film rentre-dedans qui se démarque du lot des productions horribles indépendantes actuelles grâce à un humour gentiment déglingué et inattendu. Avec son titre clin d'œil à la fin du rêve hippie (*Gimme Shelter / Helter Skelter*), sa bande son et son casting de « stars » du genre (*Gunnar Massacre à la tronçonneuse* Hansen, Trent *Terror Firmer* Haaga et le réalisateur du très *Z Evil Spawn* Kenneth J. Holmes) *Gimme Skelter* annonce clairement ses influences sans pour autant chercher à séduire via une belle carte de visite. Au contraire, son micro-budget assumé et sa provocante décomplexion lui procurent une crudité plus proche des films grindhouse d'antan que celle des « torture flick » en vogue.

Scott Phillips: il doit ses premiers pas au cinéma à *L'aube rouge* de John Milius en 1984, où il était figurant. Puis, il teint quelques postes comme assistant de production ou maquilleur, avant de réaliser des courts métrages sans le sou (*El Super Bobo y El Perro Dos Mil contra los Monstruos de Lexington*, 1994) et d'écrire des scénarios de films et bande dessinée. Après un premier script pour une série B plutôt confortable (*Drive* avec Mark Dacascos, 1997), il signe quelques titres pour le studio Full Moon (*Horrorvision*, 2001) et se fait une place dans le monde de l'indy horror avec un film de zombie, *Stink of Flesh* en 2004.

6. *Ido*, Kei Fujiwara, 2006, Japon, 35mm, Couleurs, VO-St, 104min.
Avec Kimihiko Hasegawa, Kei Fujiwara, Kenji Nasa, Baiken Jukkanji

Dans une ferme porcine perdue en pleine campagne vit une communauté de personnages bigarrés, tordus et malsains. Au milieu de ce freakshow rural arrive un homme amnésique, tirillé par des voix obsédant son esprit et qui tentent de l'attirer soit vers le chemin de la rédemption, ou son contraire. Mais après tout, peut-être que le cadre dans lequel il se trouve désormais, cette ferme nauséabonde et répugnante, lui permet de trouver enfin un certain équilibre; d'autant plus que les mœurs des personnes présentes laissent penser que toute trace d'équilibre mental a désormais disparue. Une chose est claire : *Ido* n'est pas du divertissement. *Ido* est une épreuve. Dix ans après son éprouvant *Organ*, Kei Fujiwara signe une séquelle encore plus démente que son premier opus. Si le visionnement préalable d'*Organ* peut éventuellement préparer au choc visuel et narratif d'*Ido*, il ne permet en revanche nullement de comprendre plus aisément son récit structurellement explosé. *Ido*, drame horrifico-expérimental malade, est une réflexion torturée sur la condition humaine, les rapports humains et la portée spirituelle de l'esprit. Des thématiques sérieuses, manipulées pour susciter autant l'interrogation que le malaise, et traitées avec une brutalité frontale – mais non sans un humour décalé - parfois proche de l'hystérie dans sa conclusion.

Kei Fujiwara: artiste radicale à la tête de la troupe de théâtre *Organ Vital*, elle a fait ses armes auprès de Shinya Tsukamoto, notamment sur *Les Aventures de Denchu Kozo* (1986) et surtout *Tetsuo* (1989) dans lequel elle tenait le premier rôle féminin et était directrice de la photo aux côtés du réalisateur. De cette époque, elle garde un style visuel brut et une certaine obsession des altérations morphologiques. Après *Organ* en 1996, *Ido* est son deuxième film.

Note: le LUFF présentera également des courts métrages de fiction et expérimentaux.

Music in Films

Prog. 1

Prélude au sommeil, documentaire de Gilles Weinzaepflen, 2008, France, HD, Couleur, VF, 52min.

Mais qui est Jean-Jacques Perrey, ce drôle de personnage qui se produit ce samedi 18 octobre sur la scène du LUFF? Si pour certain, comme le groupe Air, il s'agit là d'une légende pionnière de l'électro-pop, pour la majorité il reste un vieux monsieur plutôt mystérieux, un drôle de bonhomme bidouilleur d'entêtantes mélodies. Le visionnement de *Prélude au sommeil* est l'occasion idéale pour se rendre compte de l'incroyable parcours d'un musicien hors norme dont la carrière fut d'une certaine manière lancée par nulle autre qu'Edith Piaf! Entre quelques séquences modulaires et des ballades électroniques, découvrez l'itinéraire unique et riches en croustillantes anecdotes d'un musicien révolutionnaire aux compositions beaucoup plus répandues qu'on ne l'imagine, et apprenez quel est le point commun entre Perrey et David Lynch. Distr : Les films d'un jour - <http://www.filmsdunjour.com>

Prog. 2

N.Y.H.C., documentaire de Frank Pavich, 1999, USA, Vidéo, Couleur, VO-St, 87min

Le film de Frank Pavich n'a pas pour prétention de dresser l'historique du hardcore new-yorkais puisqu'il se concentre sur une scène bien précise, allant du Bronx à Long Island, sur une période définie : l'été 1995. L'idée derrière *N.Y.H.C.* est d'offrir aux musiciens le moyen de s'exprimer sur leur quotidien et leurs violentes compositions musicales via un biais autre que les scènes sur lesquelles ils se produisent. L'occasion de se ramasser de plein fouet les performances musicales de groupes radicaux comme Madball, No Redeeming Social Value, 108 ou encore H2O, se produisant devant des publics engloutis dans des pogos brutaux, et de bénéficier des témoignages des personnalités aux motivations souvent diverses dont le dénominateur commun est le refus de compromis, qu'ils soient commerciaux ou créatifs. Complété par des interviews des membres d'Agnostic Front ou encore Cro-Mags, *N.Y.H.C.* fut lors de sa sortie il y a presque dix ans, un docu-phénomène dans le circuit des festivals underground. Site officiel : www.nyhcdocumentary.com. Distr : Halo Eight - <http://www.halo8.tv>

Prog. 3

Koyaanisqatsi, Godfrey Reggio, 1982, USA, 35mm (proj. vidéo), Couleur, réinterprété par Dj Benjamin Hubin, 86min.

Le film m'a beaucoup touché, quand je l'ai vu pour la première fois en 2001. Après l'avoir vu et revu, j'ai décidé de créer un DJ set pour accompagner le film en direct. Bien sûr, c'était très prétentieux d'enlever la musique de Philippe Glass, qui comme on le sait, est l'un des meilleurs compositeurs actuels et un pionnier de la musique minimaliste. Le but de mon projet n'est pas de rivaliser avec la musique de Philippe Glass, construite entièrement avec et pour le film, mais bien de présenter une interprétation différente, voulant rendre une autre atmosphère à ces images uniques et extraordinaires. Il n'est pas question d'invasion intempestive, mais bien de mettre en valeur le film. J'ai approché *Koyaanisqatsi* avec mes disques en 2005. La recherche est encore en cours parce que chaque jour je découvre de nouvelles musiques qui peuvent être utilisées pour cela. Enfin, c'est dans la profondeur des émotions de ce film que j'essaie de poser des musiques pouvant atteindre cette dimension, pouvant rendre ces images actuelles. On le sait, aujourd'hui plus que jamais, l'homme a dépassé des limites pourtant clairement indiquées dans le film. On ne sait alors comment revenir en arrière ou adopter radicalement d'autres comportements... Voilà pourquoi j'utilise ces images : pour montrer le désastre dans lequel on s'engouffre depuis plus de 40 ans. Texte : Benjamin Hubin

Prog. 4

Get Thrashed, documentaire de Rick Ernst, 2006, USA, Vidéo, Couleur, VO, 100min

Remontez aux origines du thrash metal avec *Get Thrashed*, un hymne aux headbanging chevelus, aux jeans stretches, aux aisselles suintantes et aux vapeurs de bière! Le film de Rick Ernst retrace la naissance d'un genre issu de la scène underground californienne des 80's et qui connu son apogée en s'exposant sur des scènes gargantuesques avant de se faire flinguer par la vague grunge. Ernst, qui oeuvra pour les émissions Headbangers Ball et 120 Minutes de MTV, a truffé son

doc d'interviews de piliers du genre : Megadeth, Metallica, Slayer, Anthrax et une poignée d'autres témoignant d'une époque où le rock'n roll était encore synonyme de rébellion et où les amateurs de glam rock se faisaient péter le nez pour porter un t-shirt de Mötley Crüe. <http://www.getthrashed.com>

Documentaires

Prog. 1: Grands espaces américains

Launch, Brian Doyle - 2007 - USA - 8mm - Couleur - Version angl. - 24 min

Ce documentaire quasi-fictionnel nous montre un Kennedy Space Center abandonné abîmé par une tempête. Dans cet environnement envahi par la flore, des transmissions radio indiquent la position de cet énorme ouragan et donnent des instructions à d'éventuelles personnes en fuite.

Train in the brain, Alison Murray - 2000 - USA - DV - Couleur - Version angl. - 50 min

La réalisatrice prend sa caméra et part à la découverte des grands espaces américains voyageant en train de manière clandestine. Nous découvrons une étrange manière de voyager, qui rapproche les gens, et une dimension particulière de la sous-culture américaine, dans un pays où les lois et les interdictions sont omniprésents. De jeunes punks, des solitaires, des aventuriers et parfois des personnes plus conventionnelles font toutes partie de ce film très libre.

The Distance to the Sun, Andrea Dojmi - 2007 - Italie - Super8 - Couleur - Version angl. - 28 min

Mélangeant archives sonores et images aussi évanescentes qu'inintelligibles, ce film contemplatif tente de reconstruire, par la juxtaposition d'éléments de niveaux de lecture différents (imagerie, souvenirs ou suggestion d'événements mystérieux), une idée de ce qu'a pu être l'expérience *area 51*, cette zone du Nevada connu pour son lien avec des formes de vies extraterrestres. Parcourant l'autoroute extraterrestre 375, le spectateur se retrouve emporté dans une histoire qui se déconstruit elle-même. Un film insolite sur des aliens, des enlèvements, l'identité et la jeunesse.

Prog. 2: Must Read After My Death

Must Read After My Death, Morgan Dews - 2007 - USA - HD/8mm - Couleur - Version angl. ST angl. - 74min

Une famille américaine comme les autres. Un père représentant, une mère affectueuse et des enfants espiègles, mais bien élevés. Une famille comme les autres, avec les souvenirs, les films et les photos de famille que ça implique. Mais cette famille est-elle vraiment aussi normale ? Une boîte avec mot signé par la mère, indiquant « à lire après ma mort », va révéler les tréfonds d'une histoire familiale beaucoup plus sombre qu'il y paraît, racontant ce qui se passe en coulisse d'une famille comme les autres.

Prog. 3: Portrait(s)

Monday 11:45, Georgstrasse 26

Corinna Liedtke -Allemagne - 2007 - 16mm - Couleur - Sans paroles - 3min45sec

Ce qui commence avec un plan sur un piston hydraulique, se révèle être l'analyse image après image d'un geste féminin très intime. Sobre, sans paroles, ce film rythme la « narration » à travers le son, construisant le sujet par l'alternance entre bruits secs et silences pesants.

Dossier de presse
23 septembre 2008
press@luff.ch
Tel : +41 70 654 90 70

**LAUSANNE
UNDERGROUND
FILM & MUSIC
FESTIVAL**

The Red Carpet

Jörg Hommer - Allemagne - 2007 - DV - Couleur - Version all. ST ang. - 4min35sec

Chaque jour, partout dans le monde, dans chaque pays un tapis rouge existe. Des poignées de mains, des prises de photos, des gesticulations symboliques. Dans ce film, nous nous concentrons sur ce rite spécifique, avec un choix du cadrage intéressant par le réalisateur.

Grüss Gott auf wiedersehen, Nina Mayrhofer - Allemagne - 2008 - 16mm - Couleur - Version all. ST ang. - 7min

Ce documentaire met en scène une machine-horloge pointeuse. Tour à tour, des travailleurs arrivent, pointent, repartent. Une ambiance réservée, avec une esthétique qui souligne l'espace un peu désuet, est animée par le gardien et les différents personnages défilant sans trop s'attarder.

Who's singing inside. I could never build a wall. It buzz's me, Kjetil Berge avec la collaboration de Ben Blythe - 2007 - GB - Couleur - Version ang. - 21 minutes

Cette trilogie de courts métrages minimalistes est constituée d'interviews prenant place sur et autour de la route Holloway au nord de Londres. Nous faisons la connaissance du propriétaire d'un magasin de réparation de montres, d'une jeune femme norvégienne qui travaille dans un magasin fétichiste et un homme qui travaille comme teinturier. Une vision simple et brute de leur routine journalière.

Avaler un ange, Jean-Luc Mello et Siu Pham - 2008 - Suisse - DigiBeta - Couleur- fra. ST ang.- 49 min

Nous sommes à Genève et plus précisément à l'Usine, un centre culturel autogéré. Une danseuse de Butō est suspendue aux façades du bâtiment de l'aube au crépuscule...durant les 4 saisons. Le réalisateur filme pendant une année entière les interventions de la danseuse ainsi que les regards des passants sous ses mouvements absolus et vertigineux à la fois.

Film de clôture

Bad Biology

Bad Biology, Frank Henenlotter, 2008, USA, 35mm, Couleur, VO-St, 85 min.
Avec : Charlee Danielson, Anthony Sneed

Jennifer est née avec une anomalie pour le moins peu commune : elle possède sept clitoris ! Avec ça, on peut facilement imaginer que sa régulation hormonale n'a pas grand-chose à voir avec le commun des mortelles. Par conséquent, elle souffre d'une insatiable soif de sexe, combinée à un tempérament post-coïtal excessif incontrôlable, qu'aucun homme n'est jamais parvenu à gérer. Mais au fond d'elle-même, elle sait que quelque part quelqu'un l'attend. Quelqu'un pour qui elle est destinée. Et ce quelqu'un, il se pourrait bien que ce soit Batz, un jeune mec introverti qui semble avoir quelques problèmes relationnels avec la gente féminine, mais aussi avec son appareil génital – de là à dire que l'un découle de l'autre, il n'y a qu'un pas que l'on franchit avec hâte...

Seize ans après le foldingue *Frère de sang 3*, Frank Henenlotter revient enfin avec une perle dont il a le secret et renoue avec les thèmes qui lui sont chers : marginalité, malformation physique, dépendance (au sexe dans le cas présent). Et *Bad Biology* semble lui venir droit du cœur. Une comédie déglinguée pour adulte, un cri d'amour lancé à la série B et à la Sexploitation dont Henenlotter est l'un des plus grands spécialistes – comme le savent les amateurs du label Something Weird Video. L'occasion pour lui de retrouver le maquilleur Gabe Bartalos, bidouilleur de latex pour Henenlotter depuis le génialement frappé *Elmer* (1987), et qui s'est également illustré sur la série des *Cremaster* de Matthew Barney.

Si *Bad Biology* est immédiatement indentifiable avec l'univers d'Henenlotter, la paternité du film en revient également à R.A. Thorburn, mieux connu sous le doux sobriquet de R.A. the Rugged Man. Rappeur de son état et producteur et co-scénariste du film, fan de cinéma horrifique, il a concocté trois scénarios avec Frank Henenlotter. Raison pour laquelle *Bad Biology* est truffé de représentants de la scène hip-hop : Remedy, J-Zone, Jedi Mind Tricks, Killah Priest, Reef The Lost Cauze, Prince Paul et bien sûr R.A.

<http://www.myspace.com/badbiology>

Jury des compétitions internationales

Longs métrages :

Frank Henenlotter, réalisateur, New York, USA

Né en 1950 et élevé au cinéma d'exploitation, Henenlotter s'est formé en arpentant les salles grindhouse de la 42è rue. En 1981, il réalise *Frère de sang*, un classique des séances de minuit adulé par les amateurs de déviances filmiques et certains artistes au goût raffiné comme les Ramones. Suivent *Elmer* (1987), monstrueuse allégorie sur la dépendance aux drogues dures, *Frankenbooker* (1990) et sa créature rafistolée à base de membres de putes explosées au crack, puis deux séquelles à *Frère de sang* (1990-91). Depuis, il œuvre à la (re)découverte de pellicules obscures qu'il édite via le label Something Weird Video. Cette année, il revient enfin à la réalisation avec *Bad Biology*.

Alex Masson, journaliste, Paris, France.

Alex Masson, 39 ans, est devenu critique de cinéma, au début des années 90, quand il s'est rendu compte que c'était un moyen plus simple d'aller voir tout ce dont il avait envie qu'en resquillant dans les salles. Collabore ou a collaboré depuis à une vingtaine de médias au long des années (Radio Nova, Les Inrocks, Standard, Première...). Ne doit pas être si nul que ça, puisqu'appelé depuis peu à être au comité de La Semaine de la critique française ou délégué français du festival de San Sebastian. Espère que la quarantaine approchant n'entamera en rien sa curiosité de tous les cinémas, qu'ils soient mainstream ou « différents ». Se débrouille aussi, à ce qu'on dit, pas trop mal en cuisine.

Caroline Velan, productrice, Lausanne, Suisse.

Caroline Velan est productrice de la société Le Flair Sàrl basée à Lausanne, qu'elle a fondée avec quatre jeunes réalisateurs. Ensemble, ils développent des films de fiction cinéma, des séries TV, des documentaires, des pubs et des clips vidéo. Après ses études de Sociologie & Anthropologie, elle a travaillé comme collaboratrice scientifique et chercheuse à l'Université de Lausanne et au Département de l'Intérieur avant de rejoindre le monde du cinéma. Elle a travaillé pour des sociétés de production suisses et étrangères, notamment sur *Syriana* de Stephen Gaghan, *Paul s'en va* d'Alain Tanner, *Agents secrets* de Frédéric Schoendoerffer, *Aime ton père* de Jacob Berger.

Courts métrages:

Anne-Julie Raccoursier, artiste, Lausanne, Suisse

Diplômée de l'École Supérieure d'Art Visuel de Genève en 1999, Anne-Julie Raccoursier s'installe quelques années aux États-Unis et obtient le Master of Fine Arts in Critical Studies au California Institute of the Arts à Los Angeles. Dans ses travaux, l'artiste s'intéresse de près aux problématiques contemporaines telles que la différence des sexes, l'identité, la culture du divertissement et ses rituels, ainsi qu'à l'art du déplacement. Ses installations vidéo ont été présentées récemment lors des expositions personnelles *Wireless World* au Centre d'édition contemporaine/BAC à Genève, *'Non-stop fun'* au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne et *Woodstock* à St.Katharinen, St-Gall.

Pierre-Luc Vaillencourt, resp. de Cinéma Abattoir & réalisateur, Montréal, Canada.

Né quelque part dans les années quatre-vingt. Rapidement immunisé à la culture québécoise, il se tourne vers le black métal, le cinéma expérimental et l'alcoolisme pour se forger une morale et une éthique sociale. Défenseur des cinémas underground, il attaque avec Cinéma Abattoir, une structure de diffusion pour un cinéma subversif. Avec cette société cinématographique occulte, il met en échec l'Office National du Film du Canada et le dernier cinéma art et essai de Montréal, met à mort Nick Zedd et expose le travail des plus pervers conspirateurs du cinéma actuel. Il tourne ses propres films sur pellicule Super-8 noir et blanc.

Rachel Noël

Rachel Noël est titulaire d'une Licence ès Lettres (Histoire de l'Art), ainsi que d'un DEA en SSP (Etudes genre), avec notamment plusieurs recherches sur les représentations cinématographiques de femmes artistes et la publication d'articles scientifiques dans les domaines de l'histoire sociale de l'art et du cinéma. Au Musée Olympique, elle a notamment conçu en 2003 l'exposition et le catalogue de *La mise en scène du corps sportif*. Assistante et enseignante à

Dossier de presse
23 septembre 2008
press@luff.ch
Tel : +41 70 654 90 70

**LAUSANNE
UNDERGROUND
FILM & MUSIC
FESTIVAL**

l'unité de cinéma de L'Ecole cantonale d'art de Lausanne depuis 2004, elle termine actuellement la réalisation d'un film au croisement de l'autobiographie et de préoccupations féministes.